

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

LA
JEUNE BELGIQUE



LA
JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN

TOME DOUZIÈME



BRUXELLES
BUREAUX : 110, RUE DE LA LIMITE

—
1893

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

*Lys un peu rose, rose un peu pâle,
Sa chair de rose et blanche opale
Surgit dans la lumière d'or.*

*Du ciel où dansent mille flammes,
Il pleut des roses, des cyclames,
Il pleut des yeux, il pleut des âmes,
Il souffle des baisers de femmes
Et des parfums délicieux
Sur les yeux clairs, sur les chers yeux,
Sur les lèvres divines,
Sur la douce poitrine
Et sur les flancs lumineux
De l'enfant au corps merveilleux.*

ROBERT CHANTRAILLES

LITTÉRATURE RUSSE

POÉSIES DE POUCHKINE

I

Le souvenir.



Quand s'apaise le jour bruyant, — quand sur les rues muettes de la cité — descend le voile demi-transparent de la nuit, — et, sur les mortels, le sommeil, cette récompense des travaux quotidiens, — alors hélas ! au sein du silence, — les heures d'une fatigante veille — me paraissent d'une longueur infinie. — Dans l'inaction nocturne — les morsures du serpent du cœur deviennent plus cuisantes. — Les rêves bouillonnent, et dans le cerveau opprimé par le spleen, — se tasse l'abondance des lourdes pensées ; — le souvenir, muet, déroule — devant moi son rouleau interminable ; — et, avec dégoût, j'y lis mon passé ; — j'en frémis, et me maudis, — et me plains amèrement, et verse des larmes amères, — mais ne parviens point à effacer ces lignes accablantes.

II

L'Antchar.

Dans le désert aride et avare, — sur un sol brûlant sous le soleil, — l'Antchar croît, isolé du monde entier, à l'instar d'une sentinelle menaçante. — La nature des steppes altérées — l'a procréé en un jour de colère, — car elle a abreuvé de poison — ses racines et la verdure morbide de ses branches. — Le suc mortel suinte à travers son écorce, — et fond en plein midi sous la chaleur, — mais vers le soir il se fige — en une résine épaisse et transparente. — L'oiseau ne vole jamais vers lui ; — le tigre ne se couche jamais sous son ombre, — seul, le noir simoun court vers l'arbre de la destruction — et s'envole après cette étreinte en emportant la mort. — Et quand une nuée vagabonde — vient à mouiller son feuillage engourdi, — de ses branches alors, sur le sable brûlant, — tombe la pluie tout empoisonnée. — Mais le tyran, d'un regard despotique, — envoya un homme vers l'Antchar, — et le serviteur obéissant s'est mis en route, — et retourna le lendemain avec le poison. — Il rapporta la résine mortelle — et la branche aux feuilles déjà fanées, — et sur son front pâli l'on vit une sueur — couler en ruisseaux glacés. — Le pauvre esclave apporta l'Antchar, défaillit, se coucha — sur les peaux de la tente — et mourut aux pieds de l'invincible despote. — Mais dans ce poison le prince — trempa ses flèches obéissantes, et, sur elles, il envoya la ruine — à ses voisins des pays étrangers.

III

Le Nuage.

Dernière vapeur d'un orage dissipé ! — Toi seule encore tu voles dans l'azur serein, — toi seule tu projettes sur nous une ombre mélancolique, — toi seule encore tu attristes le jour triomphant. — Il y a une heure à peine tu couvrais le ciel tout alentour. — Et tu fus cinglée par l'éclair menaçant — et tu répandais le tonnerre mystérieux, — en abreuvant de pluie la terre altérée... — Assez, disparais ! Ton temps est révolu ; — la terre s'est enfuie, — et le vent, tout en caressant les feuilles des arbres, — te chasse enfin des cieux apaisés.

IV

Stances.

J'ai beau errer le long des rues bruyantes, — beau entrer dans un temple plein de monde, — ou me trouver parmi de jeunes écervelés, — partout je ne cesse de me livrer à mes rêveries. — Je me dis : « Les années s'envolent, et autant que nous sommes ici, — nous devons tous descendre sous les voûtes éternelles — et de l'un de nous l'heure est peut-être proche. » Quand je regarde un chêne isolé, — je songe : « Ce patriarche des forêts — survivra à mon âge oublié, — comme il a survécu à celui de nos pères. » — Quand je caresse un enfant gracieux, — déjà je pense : « Adieu ! — je te cède la place : — mon sort est de se fâner — le tien de fleurir. » — Tâchant de découvrir l'instant du coup fatal de la mort, — chaque jour, chaque heure est suivie de mes réflexions. — Le destin, où m'enverra-t-il le trépas ? — Est-ce sur un champ de bataille, dans les flots, en voyage ? — Ou, peut-être, est-ce la vallée voisine — qui recevra ma poussière refroidie ? — A un corps insensible, il importe peu, il est vrai, — où il se consumera !.. — Mais tout de même je voudrais reposer — le plus près possible de ma chère contrée. — Qu'importe si là-bas, à l'entrée de mon caveau funéraire, la jeune vie s'ébatte gaiement, — qu'importe si l'impassible nature y brille de son éternelle beauté !

NEKRASSOFF

Nekrassoff (1822-1877) est considéré comme le troisième poète de la Russie. Il ne possède pas, il est vrai, ni le génie artistique ni l'universalité d'Alexandre Pouchkine, et il est loin aussi d'égaliser l'ardente imagination de Lermontoff. Son vers non plus n'atteint pas à la beauté, à la richesse, à l'euphonie du vers des deux grands poètes précités. Mais Nekrassoff et le comte Léon Tolstoï sont, l'un dans le domaine de la poésie, l'autre dans le roman, les deux plus grands représentants de la Russie contemporaine. Nekrassoff est une nature bilieuse, aigrie, pessimiste, mais nourrissant dans son cœur l'ardent amour du beau, du bien et du vrai ; et cet amour parvient parfois à percer l'enveloppe maussade et donne à ses productions quelque chose d'empoignant et de sympathique. Je me permets d'attirer l'attention sur son poème : *Vlass'* (paru en 1853), que je considère comme une œuvre de haute portée. La description de l'enfer, tel que se le crée l'imagination populaire russe, est d'une vérité saisissante. J'ai vu quelque chose d'approchant : une peinture murale dans les catacombes de la basilique de Lavra à Kieff, représentant les pécheurs dans l'enfer et les opérations rôtiissantes et géhennantes des démons et diables.

I

Vlass'

En souquenille au collet rabattu, — et la tête découverte, — lentement traverse la ville — oncle Vlass', — vieillard aux cheveux gris.

Sur sa poitrine se voit une sainte image en cuivre : il recueille les dons qui serviront à ériger un temple de Dieu. — Vlass' est chargé de chaînes et sa chaussure est pauvre, — et sa joue est déformée par une profonde balafre.

Dans sa main il tient un long bâton — dont la pointe est en fer... — D'aucuns disent qu'il fut autrefois — un bien grand pécheur.

Le paysan ne craignait pas Dieu. — Il coucha sa femme dans la tombe à force de la battre; — il cachait chez lui des voleurs de chevaux — et même des brigands.

Chez tout son voisinage pauvre — il achetait du grain pour (pendant l'année de disette, — sans faire crédit d'un rouge liard à qui que ce fût) — le vendre à l'indigent trois fois sa valeur.

Il profitait de ses parents, il profitait du pauvre — et mérita la réputation d'un avaro fiéffé. — Il était d'humeur rude et sévère... — Enfin — la foudre s'abattit sur lui! — Vlass' se sent mal; il appelle le sorcier du village. — Mais le moyen d'aider celui qui dépouillait le laboureur jusqu'à sa chemise — qui volait la besace du mendiant?

En attendant, le mal ne fait qu'empirer. — Une année s'écoule tout entière — et Vlass' est toujours alité. — Il jure de construire une église — s'il réchappe à la mort. — L'on raconte qu'une vision l'avait hanté — durant son délire : il a vu le jugement dernier, — il a vu les pécheurs dans la Géhenne.

Là, des diables agiles les torturent; — la sorcière vif-argent les agonise. — Des Éthiopiens — à l'aspect noir — aux yeux incandescents, — des crocodiles, des serpents et des scorpions — les brûlent, les rôtiissent, les coupent .. Les pécheurs hurlent de douleur — et mordent leurs chaînes rouillées.

Le tonnerre les assourdit de son éternel fracas, — l'atroce puanteur les suffoque — et au-dessus d'eux, avec un rire strident, — tournoie le tigre — aux six ailes.

Ceux-ci sont enfilés sur un long pieu, — ceux-là lèchent un plancher brûlant... Là aussi, inscrit sur des chartes, Vlass' a pu lire ses péchés :

Toutes ses actions insensées y sont énumérées... Mais comment décrire tout cela! — Les pèlerines et les vieilles femmes sages pourront mieux le raconter...

Vlass' a vu les abîmes de l'enfer et — fit son dernier vœu... — Le Seigneur daigna l'entendre, et permit à cette âme pécheresse — de revenir dans ce monde du soleil.

Vlass' distribua tout son avoir, et lui-même, tête et pieds nus, — s'en alla recueillir les dons — pour ériger un temple de Dieu.

Depuis lors, le paysan pérégrine — voilà tantôt trente ans, — ne vit que d'aumônes — et observe sévèrement son vœu.

Toute sa grande force de l'âme s'était concentrée sur l'œuvre pieuse ; — l'on dirait vraiment que sa sauvage avidité native lui était toujours étrangère.

Tout plein d'une inconsolable affliction, — basané, haut et droit — il marche d'un pas non hâtif — à travers villes et villages...

Aucune route ne lui paraît trop longue : — il a été à Mosçou la Mère, — aux côtes de la vaste mer Caspienne, et sur les bords de l'impériale Newa.

Recueillant les dons pour son œuvre pieuse — au nom de la vérité chrétienne, il était à Archangelsk, il poussa jusqu'à Riazan'.

Il chemine avec l'image sainte et le livre, — il parle avec soi-même — et fait tinter doucement — ses chaînes de fer pendant qu'il marche

Il chemine durant l'hiver frileux, — il chemine durant les chaleurs de l'été, — et sollicite la Russie baptisée — afin qu'elle offre ses dons selon ses moyens.

Et les passants donnent, donnent... — Grâce à l'obole du travailleur, les temples de Dieu croissent sur la face de la terre natale.

II

Le sillon non moissonné.

L'automne est avancé. Les grolles s'enfuient à tire d'aile, — la forêt s'est dénudée, les champs sont vides — seul un petit sillon n'est point moissonné... — Il nous inspire des pensées moroses.

Il semble que les épis chuchotent entre eux : Hélas, qu'il est triste d'écouter la bourrasque automnale, — hélas, qu'il est triste de nous courber jusqu'au ras de la terre, en baignant le grain fertile dans la poussière !

Il ne se passe pas de nuit où nous ne sommes détruits par des compagnies de tout voraces oiseaux de passage — Le lièvre nous piétine et l'orage nous frappe...

Où donc est notre moissonneur, et qu'attend-il encore ? Sommes-nous plus mal venus que les autres ? N'avons-nous pas fleuri et épié l'on ne peut mieux ?

Non, nous ne sommes guère moins bien que les épis voisins — et depuis longtemps déjà le grain a grandi et mûri en nous.

A-t-il donc labouré et semé uniquement — pour que nous soyons dispersés par le vent de l'automne ?

La rafale leur apporte la réponse affligée :

« Votre laboureur n'en peut plus. — Il savait fort bien pourquoi il semait et labourait. — Mais il entreprit un travail au-dessus de ses forces. — Ça va mal pour le pauvre homme : il ne boit plus, il ne mange plus. — Un ver rongé son cœur malade. — Les mains qui ont tracé ces sillons — se desséchèrent tout à fait et lui pendent comme des lanières.

« Les yeux se ternirent, la voix s'est éteinte, — celle qui chantait la chanson mélancolique, — lorsque, appuyant sa main sur la charrue, — le laboureur marchait pensif dans le sillon. »

KOLTZOFF

Koltzoff (1809-1842) est l'un des poètes les plus connus et les plus aimés de la Russie. Né dans une condition très humble (fils d'un citadin, une classe sociale à peine au-dessus du serf), il sentit de très près battre le cœur de son peuple. Koltzoff est un trouvère populaire avec la culture intellectuelle en plus ; mais cette culture ne l'a point *artialisé* au point de lui faire oublier son origine. Le héros des petits poèmes de Koltzoff c'est le paysan grand-russien ; ces poèmes sont d'inimitables tableaux de genre, de vrais petits chefs-d'œuvre. Malheureusement, ces poésies présentent au traducteur des difficultés quasi insurmontables à cause des nombreuses locutions populaires de l'idiome grand-russien qu'emploie Koltzoff avec un si rare bonheur.

I

Le grand mystère.

Les nuages portent l'eau, — l'eau abreuve la terre, — la terre porte les fruits ; — dans le ciel il y a une infinité d'étoiles, — dans l'univers l'infinité de la vie ; — l'admirable nature — est tantôt sombre et tantôt lumineuse...

Vieillissant dans les doutes — au sujet des grands mystères, — les siècles se suivent sans retour — les uns après les autres ; l'éternité questionne — chaque siècle qui passe : — « Comment s'est terminée la crise. » — Chaque siècle lui répond : « Interroge là-dessus un autre. »

L'esprit hardi s'envole avec la prière — vers la Providence : « Dévoile à la pensée — le mystère de ces créations ! » — Mais les merveilles de la

nature — seules envoient la réponse, toujours mystérieuse — étonnant l'esprit par le calme et par la tempête...

Quel est le sort — réservé dans l'avenir à la nature? Brûle plus claire, ô lampe, — devant le crucifix! — Ces pensées me sont lourdes, mais douce est la prière.

II

La forêt.

Forêt épaisse — à quoi songes-tu? Pourquoi t'es-tu recouverte d'une si sombre tristesse? — Comme Bova, — le fort héros ensorcelé, — tête nue durant le combat, — tête inclinée — tu restes pensive — sans converser — avec la nuée tempétueuse. — Ton casque vert — à l'épais feuillage — te fut arraché par la véhémence bourrasque — et dispersé en poussière; — ton manteau est tombé à tes pieds — et s'est étendu: Tu restes-là tête baissée — et ne converses point... Que sont devenus ta parole élevée, — ta force altière, — ton héroïsme royal? — N'est-ce pas chez toi — durant la nuit silencieuse — que résonnait le doux chant du rossignol?... — N'est-ce pas chez toi — durant tes jours de splendeur — qu'ami et ennemi — trouvaient les frais ombrages?... — N'est-ce pas toi, ô forêt — qui, tard dans la soirée, — tenait des colloques orageux — avec la tempête? — Celle-ci déployait tout à coup — sa nuée noire — et te prenait à bras-le-corps — avec ses bras froids, aériens; — mais tu lui criais de ta voix bruisante: — « Retourne d'où tu es venue! — retire-toi! » — La tempête alors de tourner — et la danse de recommencer... — Ta poitrine frémissante — halète! — tu te secoues, tu te déchaînes: — quel sifflement tout alentour, quelles voix et quelle houle... — La tempête sanglote, — ricane comme la sorcière, comme le loup-garou — et porte ses nuages — au loin vers l'océan. — Mais aujourd'hui, où est — ta puissance verdoyante? — Tu es toute noircie, — toute recouverte de brouillard, et sauvage et muette: — seulement durant la rafale, — tu hurles ta plainte — sur ton sort malheureux. — C'est donc en vain, sombre forêt, — héros ensorcelé — que tu soutins de fatigants combats — durant ta vie entière! — Les forts — ne t'ont point vaincu; — mais l'automne noire — t'a lâchement assassinée. — C'est pendant ton sommeil — que les forces ennemies — affluèrent — vers toi, désarmée. — De tes épaules de géant — elles t'ont abattu la tête, — sans peine ni gloire.

Traduit par L. WALLNER

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DOUZIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

Accinelli (François).		Desombiaux (Maurice).	
Le Roman d'un papillon . . .	235	Les Géants.	47
Arnay (Albert).		Destrée (Jules).	
Errances	45	Chronique littéraire	422
Les Masques	135	Destrée (Olivier-G.).	
Vers	331	Au Chevalier Printemps . . .	33
Chainaye (Hector).		Les Roseaux et les eaux . . .	274
Poèmes en prose :		Consolatrix	300
<i>La Séparation.</i>	373	L'Eglise de Lordship lane . .	375
<i>La Mort</i>	374	Ford-Madox Brown.	417
Chantralles (Robert).		Vision. Florentine	429
L'Enfant au cor merveilleux .	36	Direction (la).	
Closson (Ernest).		(IWAN GILKIN).	
Chronique musicale, 89, 120, 204,		Déclarations	5
247, 313, 419.		Un incident	107
Complot parnassien.		Une Conversion	312
.	216	Le Mouvement flamand . . .	334
De Busscher (Lucien).		Donnay (Léon).	
Soirs	72	L'Ange du livre	28
Delattre (Louis).		Duc (Maurice).	
Vieux cœur	366, 401	Printemps	185
Delville (Jean).		Dupont (Arthur).	
Lettre	312	Le dernier Voyage	56
Le Frisson du sphinx	363	Gisèle	136
Thamyris	441	Eekhoud (Georges).	
Domitorès	442	Amis d'enfance	13

Elskamp (Max).		Giraud (Albert).	
Salutation	35	Le dernier Soir	52
Fleury (Marcel).		Lettre	123
Plainte au soleil	142	José-Maria de Hérédia	133
Fontainas (André).		Le nouveau Parnasse	165
Epiphanies		Le Réveil ingénu.	233
<i>Le Fifre</i>	30	Pierrot et l'Ane	337
<i>Le Tambour</i>	31	Le Critique fantôme	361
Garnir (Georges).		Le Procès Lemonnier	399
Nature	236	Renaissance	434
Gens (Aimé).		Chronique littéraire, 74, 155, 208, 251, 284, 315, 350, 288, 444.	
Nénuphar	275	Goffin (Arnold).	
Gilkin (Iwan).		Notes cursives	24
Petites études de poésie française :		Hélène.	180, 266, 302, 380
<i>III. Le rythme, la rime et</i>		Chronique littéraire	290
<i>la césure</i>	57	Hennebicq (José).	
Satan :		Une Ame au loin	141
<i>L'Artiste maudit</i>	64	Itibéré da Cunha (Jean).	
<i>Une Vengeance</i>	64	Chronique littéraire	85
<i>L'Habitude.</i>	65	(Voir de Oliveira-Soarès).	
<i>Le Mensonge</i>	66	Jeune Belgique (la).	
<i>Princes</i>	66	A la mémoire de Ch. De Coster	150
<i>Méduse</i>	67	En Beotie	297
<i>Aux Enfers</i>	67	Le Prix quinquennal	298
Symptômes de réaction.	101	Jhouney (Albert).	
Menus propos.	137	Visions d'Egypte.	167
Le nouveau Parnasse	165	Koltzoff	
Ordo	179	Le Grand Mystère	43
« Pelléas et Mélisande » à Paris	229	La Forêt.	44
Dépréciation magique	299	Lahaye (Isidore).	
Rimes d'ombre :		Ses yeux	275
<i>Fatum</i>	346	Gloire aux soleils	276
<i>Hallucination.</i>	347	Maeterlinck (Maurice).	
Le Banquet Eekhoud	397	Vieilles chansons.	21
Gille (Valère).		Maubel (Henri).	
Duplicité	32	Lettre	123
Le nouveau Parnasse	165	Pensées sensibilisées.	200
La Fontaine étoilée	272.		

Nékrassoff.		de Tallenay (J.).	
Vlan !	41	Soirée en mer	73
Le Sillon non moissonné	42	Tiberghien (Paul).	
de Oliveira-Soarès.		(Voir <i>Swinburne</i>).	
Mois de Marie	68	Toto.	
Parmi les hommes	69	Pêche à la ligne	310
Pouchkine.		Tutchew.	
Le Souvenir	38	Poésies	238, 348
L'Antchar	39	Van Arenbergh.	
Le Nuage	39	Le Naufragé	33
Stances	40	Vanden Bosch (Firmin).	
Pourdeux (vicomte).		Lettre	124
La plus belle princesse	219	Vander Brugghen (Jules).	
de Régnier (Henri).		Suprême Vision	186
Paysage marin et pastoral	27	Le Sacre de Ponce Pilate	329
Sante-Marborelli (Antonio).		Vazy (Ethelrred).	
Le mouvement littéraire en Italie	452	Poésie congolaise	49
Severin (Fernand).		La Réforme de l'orthographe	321
Poèmes :		Verhaeren (Emile).	
<i>La Chanson douce</i>	11	Vers :	
<i>Au pays du calme.</i>	12	<i>Les Vents qui hurlent</i>	17
Le nouveau Parnasse	165	<i>Les Meules qui brûlent</i>	19
Fragment d'épigramme	265	Verlant (Ernest).	
La Dame de Grâce	400	Chronique artistique, 86, 150, 243, 384.	
Stiernet (Hubert).		Taine	170
Le Locataire	111	Viane (Charles).	
Swinburne (Algernon-C.).		Fille d'auberge	442
Atalante à Calydon, 143, 189, 277, 338, 411, 424		Wallner (Léopold).	
Tabibitte (Télesphore).		(Voir <i>Pouchkine, Nékrassoff,</i> <i>Koltzoff, Tutchew</i>).	
Tachypoèmes sténorythmiques	261	Memento, 92, 126, 161, 219, 262, 292, 323, 355, 393, 424, 456.	